

▶ européen. D'accord, Hitler choisit les mauvais moyens. L'antisémitisme, c'est ignoble. Mais c'est une scorie. Elle ne doit pas nous masquer le but de l'Histoire ; et on ne fait pas l'Histoire sans casser des œufs. Parvenu au bout de ce processus insensible, on finit par assumer l'odieux.

Le même processus s'applique aux communistes staliniens. Moi-même, je suis un communiste de guerre. Je suis entré au parti en 42 : avant Stalingrad. Avec l'impression que je participais à une lutte titanesque pour l'humanité. Bien sûr, je savais que les procès de Moscou étaient des comédies. J'avais tous les éléments. Mes amis aussi. Mais on se disait : « Entendu, c'est atroce, mais le communisme est assiégé par le capitalisme, il a été conduit à des accès de délire obsessionnel » (1). L'unité du parti était le bien suprême, c'était cela qu'il fallait sauvegarder. Nous portions l'espoir du monde : un avenir libéré de l'exploitation de l'homme par l'homme, un monde fraternel. Nous n'étions pas seuls à être staliniens, Roosevelt, Churchill, De Gaulle l'étaient aussi !

Et puis, il y a l'« esprit de parti ». Vous savez, l'esprit, quand il adopte un parti, occulte tout ce qui est gênant dans la position qu'il choisit. Ce processus a fait que certains de mes amis, les plus lucides, sur Staline avant 1940, sont allés pas à pas justifier les crimes staliniens d'après-guerre, ce que jamais ils n'auraient pu justifier dix ans avant. La première personne à qui on ment, c'est soi-même.

— **Comment expliquer, tout de même, cette fidélité toute particulière, qui survit parfois à l'exclusion, et que suscite le parti ?**

— De l'intérieur, le parti est une église, une foi, une religion. Je vois le communisme comme la première religion de salut terrestre, proclamant que le monde bienheureux ne se fera pas au ciel, mais ici-bas. Et puis, le parti c'est une communauté. Certes, dès qu'on en est exclu, l'ancien frère devient un traître et un salaud. Mais à l'intérieur, on est dans une substance à la fois paternelle — l'autorité — et maternelle — la chaleur. Une petite patrie. Il faut un acte héroïque pour le quitter. J'ai subi pour cela trois années de torture intérieure.

— **A défaut de les excuser, vous semblez dire qu'il faut les comprendre ?**

— Ces intellectuels ont été pris au piège des événements. Il ne faut pas les excuser, ni même les comprendre au sens de les légitimer, mais comprendre les processus psychologiques. Il faut avoir une compassion presque bouddhique pour tous ces malheureux humains emportés dans ce gigantesque tourbillon historique. Cela me rappelle la fin d'un film de Kurosawa, *Ran*, où il y a une bataille affreuse. Tout le monde s'est entretué, et le personnage qui reste

dit : « *Madness, madness, madness.* » Folie, folie, folie.

Quelques-uns en tirent un bénéfice d'expérience. Tant d'errances, d'erreurs, de souffrances vécues et infligées leur ont fait découvrir les vertus de la démocratie et des droits de l'homme. Espérons que cette expérience sera profitable à ceux qui ne l'ont pas vécue.

— **Après guerre, comment vous êtes-vous situé dans le courant intellectuel français ? Vous avez eu des phrases très dures sur la caste des normaliens et des intellocrates. Souhaitiez-vous rester en marge du système ? Ou vous rejetait-il ?**

— Je voulais être enseignant, mais j'ai

« Aujourd'hui, les intellectuels se disputent sur l'orthographe. »



1933 : Gide s'insurge contre le fascisme.

été résistant. C'était un métier. J'étais résistant professionnel, j'ai appris des tas de choses, qui ne m'ont plus servi quand la Libération est arrivée... Puis j'ai gardé mes rêves d'enfance, mes curiosités d'adolescence. J'ai voulu traduire des problèmes fondamentaux à travers mes écrits. Je ne me suis pas plié à la spécialisation et à la carrière universitaire, mais j'ai pu travailler librement parce que j'ai été chercheur au CNRS, depuis 1950.

Là où mon cas est particulier — c'est peut-être pour cela que j'ai été critique à l'égard du courant dominant —, c'est que j'ai été communiste à l'époque où on n'était

pas très nombreux. La masse des communistes l'a été après la victoire, et moi, c'est à ce moment que j'ai des doutes et que je deviens un sans patrie et un lépreux. Du coup, je n'ai pas adhéré aux dogmes qui ont régné dans l'intelligentsia de gauche jusque dans les années 70. J'étais passé par Marx, mais j'étais devenu « métamarxiste » : sans vomir Marx, je l'avais intégré comme une province à l'intérieur de moi-même. Ensuite le structuralisme a dominé. Je n'étais pas dans cette lignée-là, où il n'existe plus de sujet humain, mais seulement des machines anonymes. Nous avons été ainsi quelques marginaux à cheminer dans le siècle et il est normal que nous n'ayons pas été écoutés. Le monde intellectuel est, lui aussi, moutonnier et, lui non plus, il n'aime pas les déviant.

— **Comment expliquez-vous que du stalinisme au maoïsme, les intellectuels d'après-guerre aient consciencieusement endossé toutes les utopies disponibles ?**

— Sous une forme apparemment laïcisée, il y avait dans le communisme une pensée messianique et apocalyptique, avec le prolétariat dans le rôle du Messie, et la Révolution comme apocalypse nous libérant des temps maudits. A Moscou ou à Pékin, le parti avait fait taire le prolétariat en s'arrogeant le rôle de Messie. Mais tous les ingrédients religieux étaient là. La Révolution faisait s'écrouler le vieux monde dans son sang, et plus sanglant l'écroulement, plus authentique l'avènement d'une société nouvelle.

Révulsés par les deux guerres mondiales, beaucoup ont voulu espérer que tant de souffrances ne pouvaient que justifier un monde nouveau. Ce qui a été terrible, c'est que ceux qui étaient prêts à faire le sacrifice de leur vie, ils l'ont fait, se sont bientôt trouvés prêts à faire le sacrifice de la vie d'autrui. C'était une époque dantesque. Nous n'y sommes plus.

— **Nous n'y sommes vraiment plus ? Peut-on se débarrasser de l'idée de révolution ? Croyez-vous qu'on puisse faire avancer l'Histoire sans casser des œufs ?**

— Il y a eu, il y aura des révolutions, les unes libératrices, d'autres qui commencent par libérer, puis qui oppriment. Mais nous devons nous débarrasser de l'idée d'une Révolution rédemptrice qui, après des massacres, produit le bonheur de l'humanité. J'accepte l'idée qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, mais j'ai vu tant d'œufs cassés et jamais d'omelette que je demande à vérifier le cuisinier.

Il faut en même temps abandonner l'idée d'une société paradisiaque, où tous les problèmes humains seraient résolus. Je ne crois qu'en une société meilleure où les rapports entre peuples, entre soi et les siens, entre soi et soi-même, deviendraient plus civilisés. Je crois en une révolution qui nous